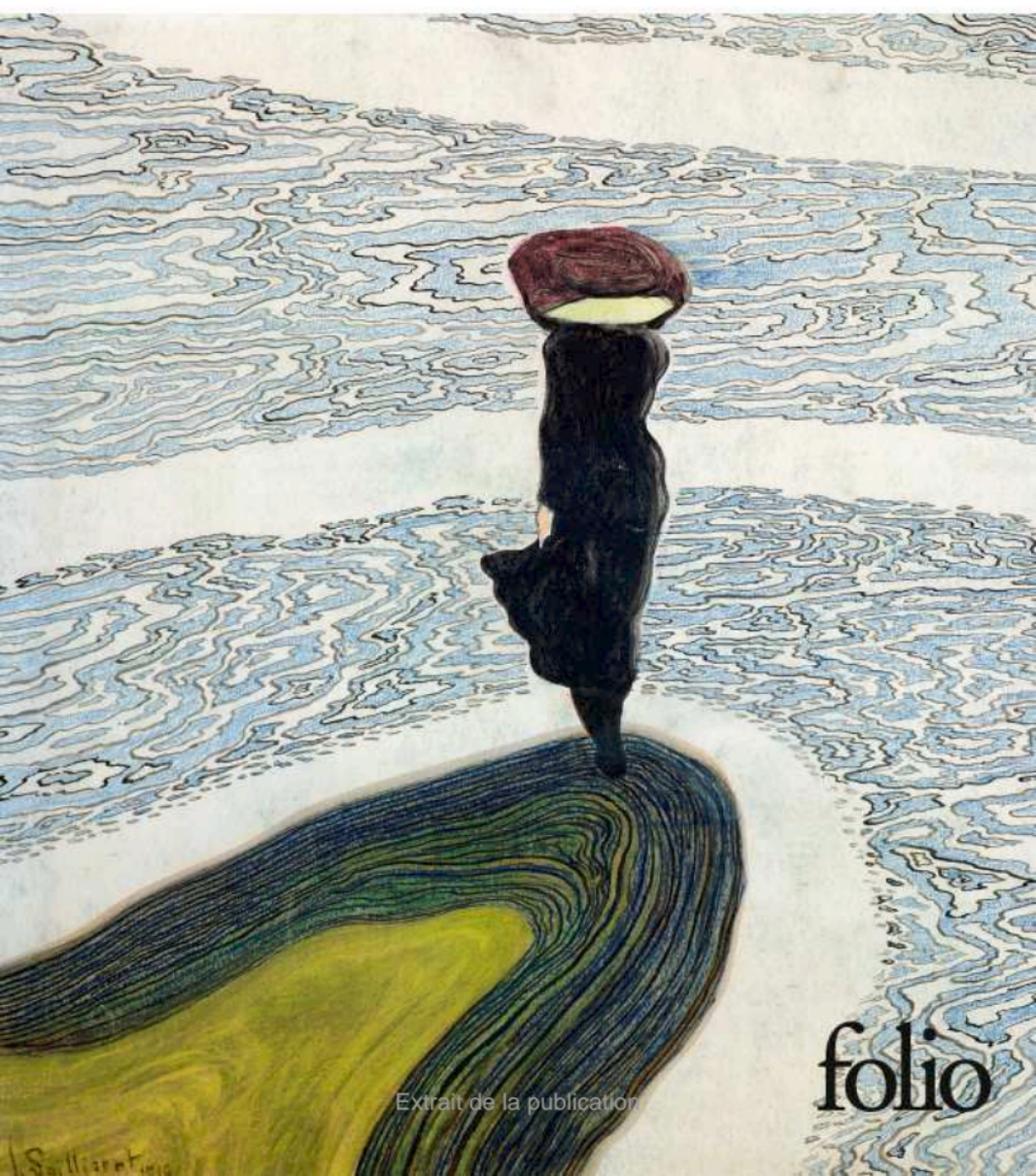


J.-B. Pontalis

Avant



Extrait de la publication

folio

J. Sallier 1910

COLLECTION FOLIO

J.-B. Pontalis

Avant

Gallimard

© *Éditions Gallimard, 2012.*

Extrait de la publication

Jean-Bertrand Pontalis (1924-2013) fut membre de l'Association psychanalytique de France et l'auteur de nombreux essais et récits. Il a animé pendant vingt-cinq ans la *Nouvelle revue de psychanalyse*, a dirigé aux Éditions Gallimard deux collections, « Connaissance de l'inconscient » et « L'un et l'autre », avant de recevoir en 2011 le Grand Prix de littérature de l'Académie française pour l'ensemble de son œuvre.

À Vincent Delecroix

Quand ?

« C'était mieux avant. » Combien de fois cela s'impose à moi comme une évidence, en toutes sortes de circonstances. Exemples, pêle-mêle, dans le précieux désordre du sac de ma mémoire, un sac où, comme dans celui des femmes, sont enfouis le futile aux yeux des autres et l'indispensable à leurs propres yeux.

Quand j'allais à Roland-Garros assister à des matches de tennis et que les joueurs étaient vêtus de blanc, ne tendaient pas le poing comme pour assommer leur adversaire et que les spectateurs attentifs et silencieux ne vociféraient pas du haut de leurs gradins (déjà, je compare avec aujourd'hui).

Quand, voyageant en Toscane, je garais ma voiture à San Gimignano sur la place de la Cisterna en face de l'hôtel où je m'apprêtais à descendre et non dans un des parkings à l'extérieur du village (je compare encore).

Quand, au lycée, nous nous levions, mes camarades et moi, au moment où notre professeur pénétrait dans la classe et que nous attendions sagement qu'il nous autorise à nous asseoir.

Quand, à Venise, avec la femme qui m'accompagnait, nous ne croisions guère que des Vénitiens.

Quand, voyageant en Espagne, nous – ce pouvait être une autre femme – débarquions à l'improviste dans des hôtels de province et qu'une camériste avec son tablier blanc et sa petite coiffe nous menait dans une chambre où trônait un grand lit et que nous nous empressions d'enlever l'étoffe en dentelle qui le recouvrait.

Quand, l'été, des parties de croquet sur la pelouse donnaient lieu à des contestations interminables avant que les amis et moi n'allions sur la plage où sautaient des poux de mer. La plage était déserte, l'eau froide, les maillots en laine mettaient des heures à sécher.

Quand, sur la même plage de l'été, je découvris qu'une petite fille n'était pas un petit garçon.

Quand, à Paris, je pouvais me promener avec mon chien bien-aimé sans le tenir en laisse et

l’emmener courir joyeusement aux Tuileries ou dans le jardin du Luxembourg – là, j’en suis moins sûr.

Quand je pouvais fumer partout si l’envie m’en prenait.

Quand je tombais amoureux et cessais de l’être sans avoir la moindre idée dans les deux cas de ce qui m’arrivait.

Quand il n’y avait pas de verrou derrière la porte de mon appartement, pas même de clé pour l’ouvrir et que les amis pouvaient y entrer librement et boire un verre en attendant mon retour.

Quand, au volant de ma 4 CV, je pouvais rejoindre la terrasse d’un restaurant à l’autre bout de Paris en dix minutes.

Quand mon père était à mes côtés.

Quand tous mes amis, quand tous ceux que j’aimais, étaient vivants.

Quand je courais vers la boulangerie pour m’acheter un petit pain au chocolat au lieu de marcher à petits pas vers la pharmacie pour me procurer un médicament.

Quand j'ignorais ce qu'était une insomnie.

Quand je trouvais mes héros dans les livres et que, me confondant avec eux, je changeais d'identité et que celle que je croyais être la mienne n'avait plus de limites.

Quand Sartre n'était pas célèbre et, au Flore, m'aidait à préparer un exposé (à dire vrai, il le faisait pour moi).

Quand Lacan, inspiré, nous entraînait dans la sinuosité de sa parole, apostrophant soudain son auditoire – nous étions à peine une centaine – et qu'il n'avait pas encore fabriqué de « lacaniens ».

Quand la psychanalyse était encore inventive ou même, dans un temps plus reculé, objet de scandale.

Quand on ne goûtait que des fruits « de saison ».

Quand j'appris à monter à bicyclette, puis à cheval, puis à conduire grâce à mon oncle qui n'hésitait pas à me passer le volant de son cabriolet.

Quand le médecin dit de famille se déplaçait à la maison pour un simple mal de gorge ou

une légère bronchite et me prescrivait des cataplasmes à la farine de moutarde (j'aimais ressentir la chaleur sur ma poitrine, à la frontière de la brûlure).

Quand les autobus parisiens disposaient d'une plate-forme à l'air libre, que je courais pour l'atteindre et qu'avec un peu de chance je pouvais actionner la chaînette signalant le départ tandis que le receveur officiait dans le couloir.

Quand les policiers chargés de régler la circulation avec leur bâton blanc s'appelaient des sergents de ville ou des gardiens de la paix.

Quand le facteur ne s'appelait pas « préposé », l'instituteur, « professeur des écoles », les hommes et femmes de ménage, « techniciens de surface », l'épicier arabe du coin, « commerçant ethnique de proximité ».

Quand les cinémas dits permanents permettaient de voir deux films successivement ou le même s'il m'avait enchanté.

Quand j'allais danser au « Bal nègre » rue Blomet.

Quand, dans les rues voisines, je pouvais trouver un plombier, un cordonnier, un marchand de couleurs, et maintenant ce ne sont que des mar-

chands de fringues et des agences bancaires (décidément, je n'échappe pas à la comparaison désavantageuse).

Quand le mot « Révolution » était porteur d'espoir.

Quand ma mère me donna une gifle, la seule que j'aie jamais reçue d'elle. Elle me reprochait de lire trop tard dans mon lit et je lui avais répondu insolemment – assez drôlement, à mon avis. Cette gifle eut deux effets : elle conforta mon goût pour la lecture et j'y vis une preuve que ma mère s'intéressait à moi, ce dont je doutais auparavant. Plus tard, j'ai reçu une autre gifle plus violente : celle d'une femme que j'avais dû blesser, peut-être en faisant l'éloge d'une autre femme, je ne sais plus. Dans cette gifle-là, je vis aussi une preuve d'attachement, et même d'amour. J'avais tort, la suite l'a montré : elle ne m'a plus jamais giflé.

Quand un prêtre me convainquit que j'avais une âme.

Quand j'attendais de chaque livre que j'ouvrais en m'avançant vers l'inconnu quelque chose comme une révélation.

Quand j'imitais Maurice Chevalier chantant *Ma pomme* ou *Ah ! si vous connaissiez ma poule*, ce qui faisait rire ma mère – cela arrivait rarement.

Quand, au lycée, mon professeur de français a lu à haute voix dans la classe ma dissertation sur la guerre picrocholine.

Quand on pouvait planter sa tente dans un champ après avoir demandé et obtenu l'autorisation du fermier sans que personne y trouve rien à redire et qu'au réveil on se retrouvait entouré de vaches ou de moutons et non pas cerné par des camping-cars.

Quand mon frère et moi lisions les mêmes livres, écoutions les mêmes disques, portions la même canadienne, nous moquions ensemble de notre mère et que je n'étais pas l'objet de sa haine (du moins je ne m'en apercevais pas).

Quand je n'avais pas besoin d'écrire ces « Je me souviens » et que le seul présent faisait mon bonheur (ou mon malheur).

Quand, et quand, et quand...



Nostalgie? Non, il n'y a pas de douleur dans le rappel de ces moments-là, ni de souffrance dans le temps présent.

Des regrets? Oui, sans aucun doute, encore que tout fût loin d'être radieux dans ce que je viens d'évoquer.

Alors quoi? L'amour des commencements. Je ne le confonds pas avec la fascination pour les origines. Et aussi l'image restée singulièrement vive du « jour où... », le jour où j'ai vu ceci, senti cela, connu cette ville, cette femme pour la première fois, le jour où j'ai ouvert ce livre pour ne plus le quitter, le jour où devant moi un vivant s'est transformé en « je ne sais quoi qui n'a pas de nom », ce jour que je peine à dater, et alors je pose la question : c'était quand, déjà?

Déjà : dans un autre temps? hors du temps? Parfois j'ai le sentiment que je n'ai jamais affaire qu'à du « déjà-vu ».

Ce hors-temps, serait-ce celui de l'enfance, cette uchronie, disait Barthes? Cet autre temps serait-il celui de la jeunesse disparue? En voulant maintenir vivantes ces traces, entre tant d'autres, laissées en moi, traces de mon enfance et de ma jeunesse, ne ferais-je qu'idéaliser le passé, serais-je un passéiste invétéré? Ou, devenu un vieil homme, serais-je devenu incapable de goûter le présent comme si rien ne pouvait désormais me surprendre?

Passéiste, indifférent au nouveau, ayant perdu tout pouvoir de m'émerveiller, je proteste : non, tout n'était pas aimable *avant*, tout n'est pas abominable aujourd'hui. N'empêche que je compare et toute comparaison risque toujours d'opposer le bon et le mauvais, le mieux et le moins bien. J'ai beau nuancer et soutenir que je

ne mets en relation que deux *états* différents sans valoriser l'un et dénigrer l'autre, je ne suis pas assuré de ma bonne foi et je reprends l'antienne du « c'était mieux avant ».

Alors survient le défenseur du progrès avec ses arguments imparables. « Bien sûr, les temps ont changé, bien sûr ce n'est plus comme avant, c'est même le propre du temps de s'écouler comme un fleuve, et un fleuve avance, il gagne en étendue et en puissance. Que faites-vous d'autre, vous, que régresser, en tentant vainement de rejoindre la source ? Au lieu de pleurer sur le disparu, regardez plutôt ce qui apparaît. Comme vous, mais dans l'autre sens, je cite pêle-mêle mes exemples : les progrès indéniables de l'hygiène et de la médecine, le gain d'espérance de vie, la transformation du statut de la femme, la Sécurité sociale, le T.G.V. et les avions qui vous mènent à New York ou à Tokyo en quelques heures, les ordinateurs, Internet, le téléphone portable, et encore je ne vous parle pas des fusées, de la conquête de l'espace sidéral. Vous ne pouviez rien imaginer de cela dans votre bon vieux temps ou votre hors-temps imaginaire. Et puis, vous n'êtes pas seulement un passéiste, vous êtes un élitiste. Quand vous évoquez Venise, San Gimignano, les plages désertes, vous ne faites que défendre vos privilèges perdus, vous ne supportez pas que ce qui était réservé à quelques-uns soit aujourd'hui accessible au plus grand nombre. »

Je pourrais répondre à mon interlocuteur point par point, lui dire que le portable – le « téoula » – m'exaspère, que l'allongement de la durée de vie se paye par une multiplication d'Alzheimer, que l'aventure que représentait un voyage n'est plus ce qu'elle était, que la Venise envahie par les touristes allemands, hollandais, japonais, français, n'est plus Venise, que Saint-Tropez, ce petit port délicieux, n'est plus qu'étalage de fric, que les plages où s'agglomèrent les « vacanciers » ne sont plus des plages ; ajouter : et ce qui s'appelait la Côte d'Azur, vous avez vu ce qu'elle est devenue ? Elle est défigurée, comme le sont les alentours de nos villes avec leurs panneaux publicitaires, leurs entrepôts (tapis et moquettes à prix réduit) qui bordent des routes qui, il y a peu, longeaient encore des champs de blé.

Je pourrais répondre, mais je me tais car je me refuse à me laisser enfermer dans ce débat sans fin.

Un débat n'est jamais qu'un échange d'arguments. Les miens sont de peu de poids. Que m'importe ! Je continuerai à croire, non pas à croire, mais à ressentir que c'était mieux avant, ou plutôt à garder, insistante en moi, la question : « c'était quand déjà ? le jour où... »

Et maintenant, c'est maintenant. Et maintenant, c'est aujourd'hui, hier et demain. Nous autres, humains, nous ressentons et croyons que le temps passe, nous prétendons qu'il s'écoule

et, plus nous vieillissons, qu'il s'écoule trop vite.
Mais le Temps (avec une majuscule) ignore
qu'il passe, il est immobile, il n'a pas d'âge.

J'ai comme chacun de nous tous les âges si je
cesse de *découper* le Temps.

Dans la collection « À voix haute »

UNE LECTURE ÉGOÏSTE, par Daniel Pennac, 2006.

Chez d'autres éditeurs

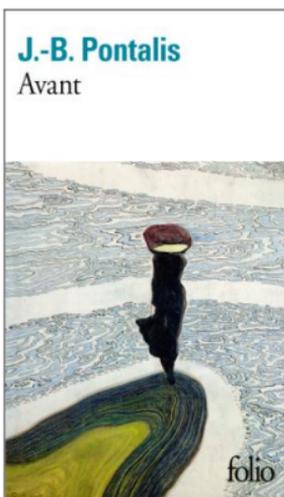
VOCABULAIRE DE LA PSYCHANALYSE (avec Jean Laplanche), 1967, *Presses Universitaires de France* (Quadrige).

FANTASME ORIGINAIRE, FANTASMES DES ORIGINES, ORIGINES DU FANTASME (avec Jean Laplanche), 1985, *Hachette*, coll. « Textes du xx^e siècle » (Pluriel).

LA FORCE D'ATTRACTION, 1990, *Éditions du Seuil*, coll. « La Librairie du xx^e siècle » (Points essais n° 400).

LE DORMEUR ÉVEILLÉ, 2004, *Mercurie de France*, coll. « Traits et portraits » (Folio n° 4369).

PASSÉ PRÉSENT, ouvrage collectif, 2007, *Presses Universitaires de France*, coll. « Petite bibliothèque de psychanalyse ».



Avant

Jean-Bertrand Pontalis

Cette édition électronique du livre
Avant de Jean-Bertrand Pontalis
a été réalisée le 02 septembre 2013
par les Éditions Gallimard.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782070452675 - Numéro d'édition : 251519).

Code Sodis : N55314 - ISBN : 9782072488238

Numéro d'édition : 251521.